

Homélies de José Lhoir

cahier 3

Année A - Fête de la Trinité

Je vous rappelle d'abord que la fête de la Trinité est une fête toute spéciale,

une pseudo-fête, une fausse fête :

(ce qui trahit son origine récente : 14^e siècle)

normalement une fête liturgique fait mémoire d'un événement, pas d'une idée.

Ainsi Noël, Pâques, Pentecôte sont des événements et non des idées.

La Trinité, elle, est une idée pas un événement.

Je ne suis donc pas sûr qu'on ait été bien inspiré d'en faire une fête.

Il n'y a pas que la fête qui fait difficulté,

plus profondément, il y a la chose, la doctrine.

Vous savez que le mot n'est pas dans l'Écriture.

L'Écriture parle du Père, du Fils, de l'Esprit mais pas de la Trinité,

c'est-à-dire de la façon dont le Père et le Fils et l'Esprit tiennent ensemble.

Il était évidemment légitime qu'on se pose tôt ou tard la question : comment cela tient-il ensemble ?

Il le fallait même.

Il fallait montrer qu'on ne croit pas à trois dieux, qu'on n'est pas polythéistes :

et c'est ce qu'on a appelé la Trinité

et qui a d'ailleurs pris plusieurs siècles pour se mettre au point.

Au sujet de la Trinité, je n'ai qu'une chose à vous dire :

La Trinité est un défi pour l'intelligence,

mais une satisfaction pour le cœur.

En d'autres termes, le cœur y trouve plus son compte que la raison.

La Trinité dit que Dieu n'est pas seul,

éternel célibataire qui a fait les mondes,

mais qu'ils sont plusieurs en Dieu,

d'une unité parfaite ;
qu'il y a de l'amour en Dieu,
il n'y a même que cela.

Voilà pour le cœur,
le cœur s'y retrouve.

Et la tête, direz-vous ?

La Trinité, quand on en parle, on hausse facilement les épaules.

On dit, avec un sourire sceptique « c'est un mystère ».

Je crois que c'est un mystère,

mais pas un mystère d'absurdité

comme si on vous demandait tout à coup de croire que $1+1+1=1$,
mais une vérité qui nous dépasse, qui nous précède, qui nous attire.

(Pourquoi pas, ne sommes-nous pas à l'image de Dieu ?)

Une vérité sensible au cœur

et dont peut-être, à nos meilleurs moments, nous pouvons pressentir et
réaliser quelque chose.

Mais je ne suis pas mystique et je ne suis pas sûr de savoir ce qu'aimer
veut dire.

Alors je me fais montreur d'images.

Voici la Trinité à l'orientale,

voici la plus connue, archi-connée, celle d'André Roublev :

trois anges reconnaissables à leurs ailes, sont assis autour d'une table.

Ils ont à la main le bâton de voyageur.

Ce sont les trois visiteurs du chêne de Mambré.

Dieu, dit le récit de la Genèse au chapitre 18, apparut à Abraham sous
la forme de trois hommes.

Abraham invita les voyageurs à se reposer et leur offrit un repas.

La tradition a vu en ces trois visiteurs l'image des trois personnes
divines.

J'aime cette image de la Trinité pour deux motifs :

à cause de l'égalité et de la jeunesse des personnages

et parce que c'est une image dynamique et pas statique.

Ce qui frappe évidemment et qui nous change de nos représentations à
nous,

c'est qu'on dirait des triplés,

ils se ressemblent comme des frères,
ils ont le même âge,
ils sont jeunes, égaux, ils sont beaux.

Au grand séminaire où j'ai passé de longues années,
on voyait au-dessus de l'autel un vitrail représentant la Trinité
(je l'ai si souvent regardé que je pourrais le dessiner rien qu'en fermant
les yeux) :

le Père, comme un vieillard avec une grande barbe et une espèce de
tiare sur la tête, comme le pape ;

à côté de lui, le Fils avec sur la tête une couronne de roi.

Tous deux assis sur un banc : ils avaient l'air de s'ennuyer, on aurait dit
qu'ils attendaient le tram.

Voletant au-dessus d'eux, le Saint Esprit qui ressemblait à une
betterave avec des ailes.

J'aime autant Roublev.

Justement, c'est mon second motif d'admiration :

l'image orientale est dynamique et non statique.

Les bâtons indiquent qu'ils sont voyageurs.

Le Fils va se mettre en route pour aller voir ce qui se passe chez les
hommes.

Ils ont tenu conseil.

Ce qui va se passer est leur œuvre à tous les trois.

Ils sont en communion profonde.

L'ange central est le Père (supposons, c'est contesté),

il désigne le plat, il invite le Fils au grand voyage chez les hommes.

L'ange de droite (par rapport au spectateur) est le Fils qui va se mettre
en route.

L'ange de gauche est l'Esprit qu'on appelle le consolateur.

C'est un portrait de famille,

mais d'une famille surprise au moment où l'un d'elle va se mettre en
route

pour aller chez les hommes.

C'est cela que j'appelle une image dynamique.

Cela me rappelle que la Trinité, elle est pour nous,
c'est pour nous qu'elle a été révélée.
Ce que nous connaissons d'elle, c'est ce qui est pour nous,
sa face tournée vers nous.
Dieu n'est pas seul.
Il s'occupe de nous,
il nous a créés, il nous tend la main.

J'ai le sentiment parfois que bien des chrétiens pourraient se passer de
la Trinité :
ce serait dommage.

Il faudrait arriver à ne pas pouvoir s'en passer ;
il faut arriver à prier et à vivre de manière trinitaire.

Prier :
que toute prière s'adresse au Père, par le Fils, dans l'Esprit.
Quelle vigueur !

Vivre,
en présence du Père,
avec le Fils, dans la force de l'Esprit.
Quelle ampleur !

Année A - Fête du corps et du sang du Christ - Jean, 6, 51-58 *

Je me suis souvenu d'un document œcuménique récent sur
l'Eucharistie, signé conjointement par catholiques, orthodoxes,
protestants et qui dit sur l'Eucharistie cinq choses merveilleuses que
nous partageons.

Chose admirable, il s'agit d'un document œcuménique. Quand on se
rappelle qu'on s'est battu comme des chiffonniers à propos de
l'Eucharistie, qu'on s'est même étripé à son propos !

* À l'occasion de la fête du Corps et du sang du Christ, nous avons repris une
réflexion de José sur l'Eucharistie, déjà publiée au 20^e dimanche ordinaire de
l'année B

Moi qui vous en écris, j'ai à ma droite, invisible, un pape orthodoxe qui regarde par-dessus mon épaule, et, à ma gauche, un pasteur protestant qui en fait tout autant, et nous disons tous les trois la même chose et même, par intermittence, nous nous tournons tous les trois vers le rabbin juif pour qu'il nous explique et nous aide à comprendre ce qu'a fait Jésus.

Cinq choses, c'est évidemment beaucoup, mais ce n'est pas ma faute si l'Eucharistie est tellement riche et j'ai envie de tout vous dire.

Voici donc cinq richesses de l'Eucharistie, cinq choses qu'elle est, cinq motifs que nous avons de l'aimer.

Accrochez-vous, début de la visite œcuménique guidée.

Première chose : l'Eucharistie est une **action de grâce**, c'est ce que veut dire le mot Eucharistie, une action de grâce, un merci, pour tout ce qui existe, la création tout entière, le soleil, la lune et les étoiles et frère soleil et sœur la lune et sœur l'eau comme disait François, pour nous-mêmes, pour le mystère que nous sommes, pour la vie qui nous est donnée, pour Jésus et pour l'évangile.

Ce sont les Juifs, et Jésus était juif, qui ont inventé l'action de grâce, elle était essentielle pour eux, ils la ritualisaient dans leur Pâque festive que Jésus n'a fait que reprendre et prolonger, « à la fin du repas, il prit le pain, il prit la coupe ».

Afin que nous apprenions que l'action de grâce, la confiance, le sentiment d'être créé, de s'être reçu, d'être un invité de la vie, est sans doute l'attitude religieuse fondamentale.

L'eucharistie est une deuxième chose, elle est mémoire, **mémorial**, anamnèse dit-on, d'un terme technique.

Mémoire est plus que souvenir, on se souvient des choses passées on fait mémoire de choses qui continuent à vivre.

On en fait mémoire parce qu'elles continuent à vivre et pour qu'elles continuent à vivre.

On fait mémoire d'un passé qui est toujours présent.

C'est une idée qui était chère aux Juifs et que nous avons reprise.

Dans l'Eucharistie, nous faisons mémoire de Jésus : il refait parmi nous et pour nous ce qu'il a fait à la dernière cène, quand il a anticipé, dans un rite, sa mort du lendemain, sa mort, c. à d. son amour jusqu'au bout, et qu'il a dit : faites cela en mémoire de moi.

Troisième chose, je laisse la parole au pape parce que c'est un sujet qu'il aime beaucoup :

l'Eucharistie est **œuvre de l'Esprit**. Le prêtre n'est pas là pour dire des paroles magiques,

c'est l'Esprit qui est à l'œuvre, lui qui du pain et du vin peut faire le corps et le sang du Christ, lui qui des frères rassemblés peut faire le corps du Christ.

On l'invoque deux fois dans la prière eucharistique : on lui demande de faire du pain et du vin le corps et le sang du Christ et de faire de nous un seul corps, ce qui est une chose plus admirable encore.

Quatrième chose, la plus connue et la plus évidente : la messe est un **repas**.

Rituellement, extérieurement, vue du dehors, elle a les apparences d'un repas,

un repas partagé, un partage.

Oh, rien de bien extraordinaire : un peu de pain, un peu de vin, le pain de la force, le vin de la joie, les nourritures les plus élémentaires.

Jésus n'a voulu être que là où l'on partage : ce qui tient la place de Jésus absent est le pain partagé en mémoire de lui. Pour nous apprendre qu'il n'est que là où l'on partage,

pour nous apprendre à faire de toute notre vie un partage.

La cinquième et dernière chose qu'est l'Eucharistie, vous pouvez la deviner : c'est comme les oraisons, ça finit toujours par les siècles des siècles :

l'Eucharistie finit aussi dans les siècles des siècles.

Le festin n'est jamais fini, tout ne fait que commencer.

L'Eucharistie est **image et prémices du royaume qui vient**, alizés d'un autre monde.

L'Eucharistie c'est déjà, un peu, le royaume, un peu de ciel sur la terre, de quoi tailler une culotte de sapeur, dit-on, quand un coin du ciel est bleu dans un ciel plein de nuages.

Mais il faut que ça se remarque. L'Eglise n'est pas une bulle dans l'histoire des hommes, mais levain dans la pâte.

Telle est l'Eucharistie. Et peut-être bien d'autres choses encore :

action de grâce

mémorial de Jésus

œuvre de l'Esprit

repas partagé entre frères

prémices du royaume

Pardonnez-moi cette pluie d'orage.

Mais je voulais seulement, comme un avare, compter et recompter mes louis d'or :

ils sont tous là.

[Année A - 9^{ème} dimanche du temps ordinaire - Matthieu, 7, 21-27](#)

C'est la toute fin du discours sur la montagne, ces trois chapitres dans l'évangile de Matthieu

où Jésus a donné la loi nouvelle.

Difficulté avec ce genre de textes : ils sont tellement évidents qu'on se demande ce qu'on peut y ajouter.

Jésus dit deux choses :

d'abord qu'il faut mettre sa loi en pratique, ne pas mentir, conformer sa vie à sa parole ;

ensuite, deuxième partie, que celui qui met la parole en pratique est comme une maison bâtie sur le roc.

D'abord : conformer sa vie à sa parole : on peut donc les séparer ? Il est possible « de faire des prophéties, de faire des miracles, de chasser des démons,

d'être prophète, exorciste, thaumaturge au nom de Jésus, sans être des siens ? » Bien parler et mal agir ?

Oui la chose est possible puisqu'elle a eu lieu.
Spontanément, moi en tout cas, nous frappons notre mea culpa sur la poitrine des autres et on pense à des pages sinistres de l'histoire de l'Eglise, aux casseroles qu'elle traîne derrière elle. Il y en a beaucoup : l'inquisition, par exemple, ou les Cathares, ou Galilée. On nous les ressort régulièrement. Elles font fait partie du fond de commerce inépuisable, inoxydable, insubmersible de l'anticlérisme.
Notez bien que cette exigence vis-à-vis des chrétiens a quelque chose de flatteur. En attendre beaucoup, ne pas leur pardonner leurs faux pas est une façon de rendre hommage à leur message.
Bref, on ne manque pas d'exemples.
Mais je n'en dis pas plus, n'ayant aucune envie de remuer de la boue. Je constate simplement que spontanément on prend des exemples dans le passé et hors de nous :
« C'est pas nous et c'est passé », « ce sont les autres et c'était il y a bien longtemps ».

Trop facile ! Il faut nous interroger nous, aujourd'hui : la volonté de Dieu, est-ce que nous la faisons ? Sommes-nous vrais ?

Moi qui vous parle et qui réfléchis avec vous à notre foi, je sais que ce n'est pas ma parole,
que ce n'est la parole de personne, qui a jamais convaincu ou converti qui que ce soit, mais le témoignage de la vie.
On n'a pas envie d'être chrétien parce que quelqu'un a bien parlé mais parce qu'on a rencontré des gens qui vivent de l'évangile et nous donnent envie de vivre comme eux.

Et l'évangile se termine par la belle image de la maison bâtie sur le roc. Comme ce texte fait partie du lectionnaire des mariages et que les fiancés plus d'une fois le choisissent pour ce jour-là, je ne peux pas le lire sans penser avec un peu d'émotion, à tant de mariages où les fiancés, timidement, humblement, demandaient au Seigneur d'être le roc de leur amour.

Que sont-ils devenus ?

Elle est belle cette image de la maison bâtie sur le roc. Dans le premier testament, Dieu est souvent comparé à un rocher, un roc, une forteresse, une citadelle. Non définition mais description.

Il me passe une image par la tête : le mur de l'Atlantique, par exemple à hauteur de Calais. Les Allemands avaient construit là des casemates monstrueuses et on aurait pu croire que dans mille ans tout serait encore en place, comme les fortins de '40 qu'on voit encore dans les environs et qui n'ont pas bougé d'un centimètre depuis 70 ans...

Mais non : la mer a été plus forte que le mur de l'Atlantique, elle les a eues, les casemates !

Ce que les bombes n'avaient pas pu faire, elle y est parvenue. Et c'est un spectacle fascinant de voir comment elle s'y est prise : simplement en les faisant basculer, elle a rongé les bases, déséquilibré les casemates qui sont tombées, littéralement cassées en morceaux.

Dieu soit loué : elles étaient bâties sur le sable !

Que Jésus me pardonne de confirmer son image et de la prolonger par une illustration guerrière qu'il n'avait pas prévue et ne doit pas trop aimer. Mais c'est pour abonder dans son sens et le prier d'être le roc de notre vie. *Le Seigneur est notre citadelle*, chante fièrement le cantique dit « de la Réforme ».

Et pour que nous soyons, nous, la maison bâtie sur le roc qu'il est.

*« Eine feste Burg ist unser Gott » Psaume dit de la Réforme
Texte Luther ; musique Bach.BWV 80*

Année A - 10^{ème} dimanche du temps ordinaire - Mathieu, 9, 9-13

« Jésus vit un homme du nom de Matthieu, assis à son bureau de collecteur d'impôts. Il lui dit : suis-moi. L'homme se leva et le suivit ».

La vocation de Matthieu.

C'est un raccourci, un concentré.

Les choses ne se sont sans doute pas passées de la sorte : à la hussarde, au pas de charge,

parce que, par hasard, Jésus passait devant chez Matthieu à un moment où Matthieu n'avait pas de client et était occupé à fumer une cigarette sur le trottoir.

Une conversion, c'est un barrage qui cède ; et si un barrage cède c'est qu'il était fissuré.

Quelle fissure y avait-il dans le cœur de Matthieu? Avait-il entendu parler de Jésus ?

L'avait-il entendu lui-même, dire par exemple : vous ne pouvez servir Dieu et Mammon ?

Etait-ce la lecture des prophètes qui l'avait fait douter ?

Jésus lui aussi devait le connaître. On lui avait peut-être parlé de ce percepteur pas comme les autres, qui doutait et se posait des questions. Le dernier acte a été très rapide mais l'incubation a dû être longue.

Quand j'étais jeune séminariste, on nous expliquait qu'à l'exemple de Matthieu, il nous fallait nous aussi tout quitter à l'appel de Jésus.

C'était à la fois pieux, bien intentionné et culpabilisant.

La vocation de Matthieu ne gagne pas à être barbouillée d'héroïsme.

Prise à la lettre, elle n'est même pas très plausible.

Ce Matthieu n'était pas un enfant de chœur.

D'abord, c'était un receveur des contributions, un collecteur d'impôts, à l'ancienne !

Il lui était enjoint de faire entrer une certaine somme dans les caisses centrales mais c'est lui qui décidait ce que chacun aurait à verser.

L'essentiel étant la somme à atteindre.

Ensuite, Matthieu était percepteur au service de l'occupant romain, c'était un collabo.

Et voilà qu'il donne un festin.

Il s'est passé une chose très simple et tout à fait normale : Matthieu enterre sa vie de percepteur. La décision lui a sans doute coûté mais maintenant qu'elle est prise, comme c'est souvent le cas, il a retrouvé sa sérénité. Il invite ses anciens amis, cette faune peu recommandable dont il va se séparer. Il invite aussi Jésus et Jésus est là, par amitié.

Et les pharisiens grommellent « *ça ne se fait pas de partager la table des pécheurs* ».

Commençons par les comprendre, écoutons la partie bien-pensante qui est en nous
et qui pense comme eux.
Faire copain-copain avec les pécheurs, c'est les approuver.

C'est au fond la question de la participation à la cérémonie d'ouverture des jeux olympiques :

Y aller ou pas ?

Y aller, risque d'encourager ce qui se passe en Chine.

N'y aller pas, c'est peut-être cabrer les Chinois et les coincer davantage dans leurs mauvaises manières.

D'ailleurs Luc doit s'en rendre compte parce que, rapportant le même épisode, il met dans la bouche de Jésus quelques mots qui atténuent la donne. Chez lui, Jésus dit : « Je suis venu appeler non les justes mais les pécheurs *pour qu'ils se convertissent* ». Ca change tout.

Il n'approuve pas les pécheurs. Il veut guérir les pécheurs de leur péché.

Et encore ceci :

Devinez qui a écrit les lignes que voici :

« En vous écrivant de ne pas avoir de relations avec les impudiques, je n'entendais pas d'une manière absolue les impudiques de ce monde ou bien les cupides et les escrocs et les idolâtres car il faudrait alors sortir du monde. Non, je vous ai dit de ne pas avoir de relations avec celui qui, tout en portant le nom de frère serait impudique cupide, idolâtre, diffamateur, ivrogne ou escroc, et même avec un tel homme de ne point prendre de repas. »

Réponse : saint Paul, 1Cor 5, 9 sq.

Où est-il le repas de Matthieu ?

Il n'y a sans doute pas qu'une seule réponse possible.

Chacun invente sa réponse, avec ce qu'il est, ce qu'il croit devoir faire.

Et nous ne donnerons sans doute pas tous la même réponse.

La seule règle est ce qui construit, ce qui édifie, au sens où on construit une maison.

Et l'amour peut tout se permettre, il peut même transgresser.

Mais il peut aussi refuser, être apparemment dur.

On peut, par amour, punir un enfant.

Ceci dit, soyons honnêtes : Jésus ne pratiquait guère la tactique du cordon sanitaire.

On l'a souvent vu en mauvaise compagnie.

Il se plaisait chez les marginaux que les bien-pensants rejetaient.

Il y avait chez lui comme un tropisme vers les marginaux, il était prodigieusement libre.

Pas provocateur : libre, inventif, prenant des risques.

Il se portait vers les exclus et son raisonnement était imparable : comment voulez-vous guérir un malade si vous restez à distance ?

Il n'était pas à l'aise avec les pharisiens qu'il admirait pourtant.

Mais il leur reprochait d'être durs, leur dureté de cœur, leur sclérocardie.

Et puis, impardonnable, leur orgueil, le terrible orgueil de la vertu.

Est-ce que tous les gens vertueux manquent de cœur ou risquent d'en manquer ?

C'est dangereux, la vertu ?

Il y aurait plus de cœur et de vérité chez les blessés de la vie, les paumés de l'existence ?

Ils seraient plus proches du cœur de Dieu ?

Réponse : on n'en sait rien.

Une seule chose est sûre : Jésus les aime plus parce qu'ils ont plus besoin d'amour que les autres et que personne ne leur en donne.

Vous, les parents, est-ce que vous n'aimez pas plus, en un sens, votre enfant malade ?

Année A - 11^{ème} dimanche du temps ordinaire - Matthieu, 9, 36 à 10,8

Je souligne un mot, en tête de notre évangile : *pitié*.

« En voyant les foules, Jésus eut pitié d'elles parce qu'elles étaient fatiguées et abattues, comme des brebis sans berger. »

C'est un très beau mot, on le lit souvent dans la Bible : « *Le Seigneur est tendresse et pitié, lent à la colère et plein d'amour.* » Il y a des tripes là-dedans. Jésus en fera une béatitude : « *Heureux les miséricordieux, on leur fera miséricorde.* »

Et il donne en exemple le bon samaritain « *qui eut pitié de l'homme tombé entre les mains des voleurs* ».

Pourquoi le mot a-t-il plus d'une fois mauvaise presse ?

Nous n'aimons pas qu'on ait pitié de nous. Nous n'aimons pas la pitié condescendante qui se pencherait vers nous du haut de sa grandeur.

Nous n'aimons pas la mauvaise pitié.

Car toute pitié n'est pas bonne : il y a une bonne et une mauvaise pitié.

C'est de la bonne que je vous parle : celle qui consiste, tout simplement, tout bêtement, à se mettre à la place de l'autre quand il est dans la mouise. Ca ne vole pas très haut ? C'est pourtant capital et la terre tournerait mieux si on le faisait davantage (en ce compris nos problèmes communautaires).

Ne l'idéalisons pas, ne la barbouillons pas de sublime. Je lis, (sous la plume d'un psy évidemment) que le bon samaritain de la parabole s'est simplement dit : « *Ça peut m'arriver à moi aussi un jour ; je peux me retrouver dans le fossé, et serai très heureux qu'on m'en sorte. Faisons donc à autrui ce que nous voudrions bien qu'il nous fasse si - à Dieu ne plaise ! - ça nous arrivait un jour.* »

D'ailleurs, la récompense des miséricordieux de la cinquième béatitude, c'est qu'on leur fera miséricorde...

Avoir pitié serait un bon placement en fin de compte.

Que mon propos ne vous heurte pas. Je ne suis pas en train de frapper la pitié d'alignement.

Je dis seulement qu'elle est humaine, simplement. Elle est humaine et le reste dans la bouche de Jésus, elle le reste devenue chrétienne, avec toute l'ambigüité, comme toujours, de tous les comportements humains.

Merci, les psys, de nous le rappeler.

Je vous disais que toute pitié n'est pas bonne : qu'il y a une mauvaise pitié.

La mauvaise pitié consiste finalement à se regarder dans la glace, à se dire en s'y admirant : « *Voyez comme je suis bonne* ». La mauvaise pitié est à l'image de ces dames patronnesses de la chanson « *qui ont leurs pauvres à elles* », des pauvres priés de rester pauvres pour qu'elles puissent continuer à être dames patronnesses. (C'est tellement caricatural qu'on se demande si elles existent vraiment ailleurs que dans la chanson de Brel.)

La bonne pitié se reconnaît à ce qu'elle n'est qu'un point de départ... Elle a envie que les choses changent et elle les fait bouger. Elle est efficace.

La vraie pitié n'abaisse pas l'autre. Elle veut le mettre debout. Elle veut se rendre inutile.

Le plus vite possible.

Et voyez d'ailleurs la suite de notre texte : passé le temps de la pitié, qui est au départ, voici celui de l'action : Jésus envoie ses apôtres guérir les malades, chasser les démons.

Je traduis : mettre les gens debout, les libérer de leurs peurs.

Et comme toujours dans l'évangile, ça commence par ceux qui en ont le plus besoin, ceux que Jésus compare à des brebis sans pasteurs.

C'étaient sans doute les braves gens qui venaient l'écouter et dont personne ne se souciait :

les culs-terreux qui ne savaient ni lire ni écrire et qui n'intéressaient personne.

Nous est rappelé ce qui sera toujours le critère de notre fidélité à Jésus et à son évangile : nous porter vers les plus pauvres, ceux qui reçoivent le moins d'amour, ceux que la vie ne gâte pas.

Rouet, évêque de Poitiers :

« L'engagement de l'Église pour les immigrés, les pauvres, les blessés de la vie, constitue la véracité de son discours sur Dieu. Parler de Dieu passe par la capacité qu'on a de parler de l'homme. »

(PS. André Chouraqui, juif, exégète, ancien maire de Jérusalem, qui a traduit le nouveau testament en flairant derrière le texte grec l'hébreu ou l'araméen original que Jésus parlait, traduit les miséricordieux de la cinquième béatitude de Matthieu : *« Heureux les matriciels, ils seront matriciés »*. Consulté, mon dictionnaire Chouraqui-Français m'autorise à retraduire : *« Heureux ceux qui dispensent la vie, à leur tour, ils la recevront »*. Quand je vous disais qu'il y avait des tripes là-dedans !)

Année A - 12^{ème} dimanche du temps ordinaire - Matthieu, 10, 26-33

L'évangile m'a fait penser à Jean-Paul II et son « N'ayez pas peur ! ». Par trois fois on l'entend aujourd'hui :

- *Ne craignez pas les hommes*
- *Ne craignez pas ceux qui tuent le corps*
- *Soyez sans crainte, vous valez plus que tous les moineaux du monde.*

Dans l'Écriture, comme dans la vie, il est souvent question de peur : ça commence même très vite, dès les premières pages :

la première mention est celle d'Adam après la faute :

« J'ai entendu ton pas dans le jardin et je me suis caché parce que j'ai eu peur. »

Et puis ça continue, c'est récurrent :

dans l'évangile, reviennent si souvent les expressions *ils eurent peur, ils furent effrayés, saisis d'effroi, pris de crainte.*

Mais tout aussi souvent revient l'invitation à ne pas avoir peur :

- *ne crains pas, Marie, tu as trouvé grâce auprès de Dieu*
- *n'aie pas peur, Joseph, de prendre chez toi Marie ton épouse*
- *ne crains pas, Zacharie,*
- *ne vous effrayez pas, n'ayez pas peur, c'est moi*
- *pourquoi avez-vous peur ?*

Je propose de définir Jésus comme celui qui nous libère de la peur

(et c'est sans doute la vraie définition de la liberté selon la Bible).
Jésus veut que nous n'ayons plus peur.
Dieu ne veut pas que nous ayons peur,
l'évangile est un message de libération.

D'abord, Jésus ne veut plus que nous ayons peur de Dieu :
il nous dit que Dieu ne veut pas que nous ayons peur de lui.
Dieu ne veut pas nous faire peur.
Dieu est amour, dit Jésus, on n'a pas peur de ceux qu'on aime,
l'amour ne connaît pas la crainte,
et si l'amour a encore peur, c'est qu'il n'est pas encore vraiment amour.

Comme Jésus a dû être très fâché contre son Eglise chaque fois qu'elle
a régné en faisant peur !
C'est si facile de faire peur !
Aujourd'hui, elle y a renoncé, elle ne le veut plus - thèse de Jean
Delumeau -
peut-être parce qu'elle ne le peut plus,
parce qu'elle ne fait plus peur à personne,
et c'est très bien comme ça.
L'Eglise, il faudrait qu'elle soit une image pour le monde :
une communauté où personne n'a peur de personne.
« Fais de ton Eglise un lieu de liberté et de vérité, de justice et de paix,
afin que tout homme puisse y trouver une raison d'espérer encore ».

Jésus voudrait nous libérer d'une seconde sorte de peur :
la peur confuse que nous avons les uns des autres.

La peur qui est sans doute la plus grande pourvoyeuse de mal qu'il y a
dans le monde,
la peur qui animalise l'homme.
On fait peur parce qu'on a peur, on menace parce qu'on se croit
menacé,
on attaque parce qu'on a peur d'être attaqué.
On ne regarde plus, on épie, on ne fait plus confiance, on guette,
on n'ouvre plus les mains, on les ferme, on ne parle plus, on se tait.

Jésus nous invite à aller vers les autres avec confiance, les mains
ouvertes, sans peur.
Il y faut du courage certes, parce qu'on n'est jamais tout à fait sûr
que l'autre va accepter la main qu'on lui tend.
Il va peut-être montrer le poing,
comme de gros chats qu'on caresse et qui sortent tout à coup leurs
griffes.
On va peut-être attraper des coups et perdre la face !
Il y faut du courage, mais ce n'est pas le courage du héros, c'est le
courage de l'amour,
qui est sans doute le vrai courage.

Oui, l'amour est courageux, il n'a pas peur, il est plus fort que la haine,
même s'il n'est pas répondu, même s'il n'est pas aimé.
Et cette force-là, il la puise dans sa conviction qu'il a été aimé d'abord.
C'est de se savoir aimé d'abord qui le rend capable d'aimer.
Hommes de peu de foi que nous sommes !
Ne savons-nous pas, ne croyons-nous pas que l'amour de Dieu est plus
puissant que le mal ?

Peur de Dieu, peur des autres,
il y a bien d'autres peurs encore dans le fond de commerce
inextinguible de la peur.
Tant de choses qui nous effrayent.

N'ayons pas honte de nos peurs,
jetons-les dans le Seigneur comme on jette en lui ses pensées,
ainsi que le dit joliment un psaume.
Jésus a eu peur dans la nuit de Gethsémani.

Il nous invite à vaincre nos peurs par un amour plus grand qui puise
en lui sa force.

Il me vient une image,
celle d'un navire agité par les flots en tumulte
mais ancré solidement dans les eaux profondes.
Les flots seraient nos vies si souvent tourmentées, l'ancre serait le
Seigneur.

La mer peut être agitée, le navire tient bon parce que l'ancre est solide.

Il faut peut-être apprendre à vivre avec ses peurs.

Il est sans doute possible d'avoir à la fois peur et confiance.

Comme Jésus qui aurait dit en croix ces paroles apparemment contradictoires:

« *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?* » d'après Matthieu.

« *Père, entre tes mains je remets mon esprit.* » d'après Luc.

Il n'y a pas contradiction. Il a dû dire et penser les deux.

Dieu ne supprime pas nos peurs, il y surimpose sa paix.

Année A - 13^{ème} dimanche du temps ordinaire - Matthieu, 10, 37-42

Arrêt sur image : celui qui aime son père ou sa mère plus que moi.

Être prêt à renoncer à tout pour suivre Jésus

fait partie des paroles dures

ou plutôt exigeantes.

Jésus est dans la ligne des prophètes et parle comme eux.

Vous avez sans doute appris comme moi :

« Tes père et mère honoreras afin ... »,

traduction d'une des dix paroles, commandements de Dieu ;

et vous vous dites sans doute qu'on peut trouver d'autres textes disant le contraire.

Vous avez raison.

On peut tout tirer de l'Écriture si on isole,

comme les sectes.

Détacher un enfant de ses père, mère, enfants, cela s'est vu :

régimes dictatoriaux

ou sectes.

Il y faut le fanatisme d'une idéologie, le nationalisme par ex. ou la race.

Fanatisme hélas très répandu.

Et quand on lit que ça s'est passé dans l'histoire de l'Église, on est heurté.

*Ex. : Ste Jeanne Françoise de Chantal enjamba le corps de ses enfants ;
il faudrait aller voir ce qui s'est passé.*

Ceci dit, je ne crois pas qu'il faille édulcorer un texte déclaré imbuvable.
Selon le dicton populaire flamand,
"de soep wordt niet zo heet gegeten als zij wordt opgediend".
Il faut le prendre dans sa radicalité,
il signifie qu'il faut parfois savoir choisir,
qu'il y a une échelle de valeurs,
qu'il y a des moments où il faut faire passer au second plan ses
affections les plus légitimes.

Il n'est pas question de rejeter, de renoncer, de mourir,
mais de préférer.
Il dit que les motifs de vie sont plus importants que la vie.
(La vie n'est pas le bien suprême, contrairement à ce qu'on entend
parfois dire dans les discussions sur l'interruption de grossesse :
non pas la vie mais les motifs de vivre.)

Le chrétien n'est pas quelqu'un qui renonce, c'est quelqu'un qui
préfère.

J'ai pensé à des exemples,
trois,
trois exemples de préférence.

Le premier pour vous faire sourire :

1. Bernard Palissy, céramiste célèbre.
Son four n'atteint pas la température voulue.
Qu'à cela ne tienne : tous ses meubles y passent.

2. Tragique
Siège de l'Alcazar de Tolède par les troupes républicaines
durant la guerre civile.
On menace le colonel Mostardo d'exécuter son fils s'il ne se rend pas.
Il ne se rend pas, on exécute son fils.

3. Chrétien

Sainte Perpétue, martyre à Carthage, 2^e siècle,
figurait au canon de la messe avec Félicité.

Récit rigoureusement authentique :

« Son père arriva avec son fils, un bébé,
et l'attira à lui et lui dit : sacrifie,
renie le Christ, aie pitié de ton enfant.

Le procureur s'approcha et dit : épargne ton père, épargne ton enfant,
sacrifie à l'empereur.

Elle ne répondit pas. »

Ce sont des situations tordues.

Je disais en partant : choisir, préférer.

« Le chrétien n'est pas quelqu'un qui renonce mais quelqu'un qui préfère ».

Il y aurait encore bien des choses à dire.

Seulement ceci pour terminer, à propos de cet exemple :

Perpétue renonce à son enfant,
elle prive un enfant de mère.

On dirait spontanément : Elle préfère Dieu à son enfant.

Je n'en suis pas sûr.

Dieu n'est pas un concurrent :

renoncer à son enfant est peut-être la vraie façon de l'aimer.

Année A - 14^{ème} dimanche du temps ordinaire - Matthieu, 11, 25-30

De cet évangile qui fleure bon les béatitudes, j'ai retenu la parole de Jésus :

Père, je proclame ta louange : ce que tu as caché aux sages et aux savants, tu l'as révélé aux tout-petits.

C'est aux petits et aux humbles que Dieu confie ses secrets et fait ses confidences.

Il ne les refuse pas aux sages et aux savants : c'est eux qui n'en veulent pas, ils ont la tête ailleurs.

C'est ainsi que je comprends que « Dieu les leur cache ».

Il y a peut-être ici l'écho d'un échec :

Jésus n'a pas été entendu par les autorités civiles, religieuses, du peuple :
que les gens en place ne dussent pas le suivre, n'était pas écrit dans les astres.
Jésus a dû en souffrir, il le leur a reproché, ce sont les humbles et les petits qui l'ont suivi.

Qu'est-ce que les petits ont compris que les grands n'ont pas compris ?
C'est quoi les secrets du royaume que Dieu leur révèle ?

Peut-être tout simplement qu'il n'y a pas de secret,
simplement que la vraie religion, la seule chose que Dieu attende de nous, est un comportement, une attitude de respect mutuel, d'accueil réciproque, de bienveillance, de partage, de tendresse, envers tous.

Envers les plus faibles d'abord, parce que personne ne leur en donne et qu'ils sont en manque.

Et que c'est là, dans l'autre, dans la vie qu'on respecte, que Dieu se trouve.

Même si on n'en sait rien,
ça n'a pas d'importance,
on le découvrira plus tard lors du grand déballage
qu'on lit en Matthieu, chapitre 25 :

« J'avais faim et vous m'avez donné à manger ».
Seigneur, c'était toi ? On n'en savait rien.

Le cœur du religieux est éthique.
Curieux que le credo n'en dise rien.

Comment ne pas citer le prophète Michée:

« On t'a fait connaître, fils d'homme, ce qui est bon, ce que le Seigneur attend de toi :

*simplement pratiquer la justice, aimer avec tendresse,
marcher humblement devant ton Dieu.»*

Le monde de Jésus, c'est lui qui y insiste, est fait de douceur et d'humilité :

« je suis doux et humble de cœur », dit-il.

On a retrouvé un texte contemporain du prophète Zacharie,

un texte écrit du temps où Alexandre le Grand menait ses conquêtes à la cravache.

C'est un hymne au roi vainqueur qui a peut-être servi pour une de ses entrées triomphales dans une ville conquise. Ecoutez donc :

*« Sauter et dansez, criez de joie pour le roi qui vient, fils des dieux et vainqueur.
Par les chars, les chevaux et l'arc de combat, il sème la guerre dans les nations.
Sa domination s'étend de la Mer Noire à l'Egypte, de la Grèce aux ports de l'Inde. »*

Bigre : on préfère la version du prophète :

*« Sauter et danse de joie, fille de Sion, crie de joie, fille de Jérusalem.
Voici que ton roi vient, juste et victorieux, humble, sur un âne.
Il supprimera d'Ephraïm les chars, de Jérusalem les chevaux de combat et l'arc de guerre.
Il proclamera la paix pour les nations.
Sa domination s'étendra de la mer à la mer, du fleuve au bout de la terre. »*

Il ne faut pas non plus se méprendre sur la douceur dont Jésus parle : la douceur n'est pas faiblesse, elle n'est pas impuissance. La vraie douceur est force, elle est peut-être la vraie force : la douceur est une force qui a traversé la violence, qui l'a maîtrisée ; c'est une force plus forte que la force, une violence plus violente que la violence.

Sommes-nous de ces petits à qui sont révélés les secrets du royaume ? On n'en sait rien, ça n'a aucune importance, prions pour l'être. On pourrait faire la réponse de Jeanne d'Arc à ses juges qui lui demandaient perfidement si elle s'estimait en état de grâce. Déjouant le piège, elle répondait qu'elle n'en savait rien : *« Si j'y suis, Dieu m'y garde, si je n'y suis pas, Dieu m'y mette ».*

Et puis encore, pour terminer, il y a cette merveilleuse finale où Jésus s'adresse à tous ceux qui souffrent, tous ceux à qui la vie, parfois, fait tellement mal et il leur dit : *« Venez à moi, vous tous qui peinez sous le poids du fardeau, et moi je vous procurerai le repos. »*

Nous croyons parfois que l'évangile est une idéologie, une explication du monde,

un catéchisme avec questions et réponses, une doctrine, un savoir, alors qu'il n'est rien de tout cela, mais un visage.
Et c'est pourquoi on peut croire en Jésus tout en étant bourré de questions qui font mal.
Parce que la confiance est la plus forte.

Année A - 15^{ème} dimanche du temps ordinaire - Matthieu, 13, 1-23

Il y a donc quatre catégories de sol, quatre possibilités, quatre manières de recevoir la parole.

Première manière : la graine tombe sur le chemin, elle ne pénètre même pas.

Elle est foulée aux pieds, aucun espoir que quelque chose monte.

Cette graine perdue ce serait ceux qui ne se posent aucune question.

Ils sont tout sauf des chercheurs de sens.

Le silence éternel des espaces infinis qui effrayait Pascal ne les empêche pas de dormir.

Paix à eux, mais comment est-ce possible ?

Je me pose souvent la question : comment faire pleuvoir sur eux quelque chose qui ressemble à du chant grégorien ?

Seconde manière : la graine tombe sur un sol pauvre, elle pousse très vite mais ne dure pas.

« *Elle lève aussitôt parce que la terre est peu profonde.* »

Botaniquement bien observé :

non pas « *Elle pousse vite bien que la terre soit pauvre* »,

mais « *Elle pousse vite parce que la terre est pauvre* ».

Tout se passe dans la nature comme si la graine semée sur un sol pauvre, sachant ses jours comptés, se hâtait à son tour de produire la graine qui lui permettra, croit-elle vainement, de se survivre.

Mais l'opération est vouée à l'échec parce que la graine n'a pas le pouvoir de transmettre une vie qu'elle ne possède pas.

Troisième manière : la semence tombe dans les ronces qui l'étouffent.

Il y a, au départ, un intérêt sincère mais une concurrence intérieure étouffe la graine.

Les lignes sont encombrées, pas de place pour Dieu.

Les séductions de la richesse, le souci du monde : pas besoin de faire un dessin, nous connaissons.

Quatrième : la bonne terre enfin, avec des rendements de 100, 60, 30.

La parabole est limpide, Jésus lui-même en fait le commentaire et on se demande comment les apôtres peuvent ne pas comprendre, leur étonnement nous étonne.

C'est pourtant limpide, d'une simplicité qu'on dit joliment biblique.

Il s'agit d'une page de morale aussi puisqu'il y est question de ce qui est attendu de nous.

Or, nous n'aimons pas la morale. Nous n'aimons pas qu'on nous fasse la morale.

Nous sommes en bonne compagnie.

Luther, qui n'aimait pas Matthieu parce que Matthieu fait souvent la morale, disait de lui qu'il était un Moïse au carré et il le boudait.

(On vous rappelle que Moïse est par excellence l'homme de la morale, étant l'homme de la loi.)

Pourtant la bonne nouvelle est aussi une morale.

Il doit donc y avoir une mauvaise et une bonne manière de faire la morale.

Bonne manière : nous regarder dans le miroir de l'évangile.

Ces différents sols, ces différentes façons de recevoir la bonne nouvelle,

c'est nous aussi, c'est en nous qu'ils sont.

Ne montrons pas les autres du doigt.

Ne battons pas notre coulpe sur leur poitrine.

À nous aussi il arrive d'être imperméables à l'évangile (cat. 1),
ou d'être sans racines (cat. 2),

ou, surtout peut-être, gens d'un moment, sans durée (cat. 3).

Sommes-nous de la catégorie 4 ? Ce n'est pas exclu mais on n'en sait rien.

À ses juges qui lui demandaient perfidement si elle s'estimait en état de grâce, Jeanne d'Arc répondait qu'elle n'en savait rien : « *Si j'y suis, Dieu m'y garde, si je n'y suis pas, Dieu m'y mette* ».

Ce sont les autres seuls qui peuvent nous le dire, comme nous seuls pouvons le leur dire à eux.

Ce qui nous est permis et recommandé, c'est de rendre grâce au Seigneur, parce qu'il met sur notre route des hommes et des femmes qui donnent en abondance un fruit qui nous nourrit.

Et puis n'oublions pas le semeur de l'histoire. Pendant que nous discutons, il sème, il sème sans compter, à tout vent, comme Madame Larousse sur la couverture des dictionnaires, sans trop se préoccuper de ce que sa parole devient...

Au fond, c'est lui la bonne nouvelle, l'évangile, de cette page de morale.

Ayons la politesse de lui répondre : ce pourrait être une définition de la morale : répondre à quelqu'un qui nous invite, ouvrir la porte à quelqu'un qui frappe avec amitié :

*« Voici que je me tiens à la porte et je frappe.
Si quelqu'un entend ma voix et m'ouvre, j'entrerai,
et nous partagerons le repas ensemble. »*
(Apocalypse 3, 20)

Année A - 16^{ème} dimanche du temps ordinaire - Matthieu 13, 24-43

On trouve au chapitre 13 de Matthieu sept images pour désigner le royaume :

le semeur, le bon grain et l'ivraie, la graine de moutarde, le levain dans la pâte, le trésor caché, la perle, le filet.

Sept images toutes plus belles l'une que l'autre, pour rêver et pour penser car les images donnent à penser, en même temps qu'elles ne cadenassent jamais la réflexion.

Le bon grain et l'ivraie.

Nous voilà avertis : il y aura de l'ivraie dans le royaume.

Ne rêvez pas d'une Église de purs.
Il y aura de l'ivraie dans votre cœur aussi.
Et il ne sera pas facile de distinguer le bon grain de l'ivraie, de les démarier, comme disent joliment les horticulteurs à qui la comparaison appartient. À la moisson, oui, quand tout aura mûri, les fruits feront connaître l'arbre. Mais d'ici là, ne touchez pas, les racines sont entremêlées, vous risqueriez de tout arracher.

Concert unanime d'approbation.

Les éducateurs approuvent (et tous les parents le sont), ils donnent raison à Jésus.

Ils savent que les passions enfantines, un bien grand mot pour dire leurs colères, leurs impatiences, leurs caprices, ne sont pas en soi mauvaises, ce sont des chevaux fougueux, qu'il ne faut pas supprimer mais atteler à une bonne cause.

Les psychologues approuvent : ils savent que toute action humaine est ambiguë, c'est un article fondamental de leur credo : qu'on peut être généreux par désir de se faire voir, tolérant par indifférence, patient parce qu'on a, bêtement, la tête ailleurs, abstinent pour perdre des kilos.

Jésus ne parle, ni pour les horticulteurs, ni pour les éducateurs, ni pour les psychologues,
mais pour les chrétiens lambda que nous sommes.

Et par le meilleur de nous-mêmes, nous savons bien qu'il a raison, qu'il y a de tout dans notre cœur. Il ne faut d'ailleurs pas trop nous le dire, nous ne le savons que trop que nous ne sommes souvent qu'un misérable petit tas de secrets à qui il faut apprendre à s'aimer.

L'homme de 40 ans ne s'aime pas, disait Péguy. Soyons donc aussi patients envers nous-mêmes que nous nous efforçons de l'être envers les autres.

Car le royaume, c'est la seconde image, est aussi comme une graine de moutarde qui devient un grand arbre.

Considération botanique préliminaire : il y a erreur, quelqu'un doit s'être trompé : Jésus ou Matthieu ou Saint Jérôme, le traducteur. Une graine de moutarde ne

devient pas un grand arbre. La moutarde est en effet une herbacée et non une ligneuse. Il doit s'agir du figuier et ce serait un traducteur qui aurait fait la confusion, les deux mots se ressemblant en grec.

Je n'étalerais pas ce savoir botanique si ce n'était la seconde fois qu'on lui fait le coup au figuier : le pommier du paradis terrestre, c'était lui !

Je crois bien que, spontanément, nous pensons à l'Église et nous disons qu'elle est de fait devenue un grand arbre. Mais c'est une piste qui n'est pas très féconde : l'Islam aussi est devenu un grand arbre et on ne va quand même pas passer son temps à se comparer : mon arbre est plus grand que le tien !

Alors, ne serait-ce pas en chacun de nous que le royaume devient, peut devenir un grand arbre ?

Je vais dire une chose énorme, délirante : à un certain degré de croissance, peut-on perdre la foi ? La foi éclaire la vie et la vie nourrit la foi, il y a un renforcement réciproque entre l'une et l'autre.

Et l'histoire se termine avec les oiseaux du ciel qui viennent faire leur nid dans ses branches.

Bienvenue à eux !

La caractéristique des oiseaux du ciel, c'est que personne ne les invite, ils s'auto-invitent, ils viennent squatter l'arbre sans demander l'autorisation de personne.

Ils n'en font qu'à leur tête, et un jour ils s'en vont sans dire merci pour les cerises qu'ils ont copieusement mangées.

Ne nous fâchons pas mais puissions-nous être pour eux un arbre où ils se sentent chez eux et trouvent peut-être une raison de vivre.

Si vous ne brûlez pas d'amour, bien des hommes mourront de froid.

[Année A - 17ème dimanche du temps ordinaire – Matthieu 13, 44-52](#)

Rappel : on trouve au chapitre 13 de Matthieu sept images pour désigner le royaume : le semeur, le bon grain et l'ivraie, la graine de

moutarde, le levain dans la pâte, le trésor caché, la perle, le filet de pêche.

Voici les deux dernières : la perle cachée et le trésor.

Le royaume est donc comme un trésor qu'on découvre.

Un trésor ? Qui d'entre nous n'a rêvé, quand il était gosse, de découvrir la tombe de Toutankhamon avec les égyptologues ?

On ne cherchait pas le trésor, il vous tombe dessus, il vous est donné.

Appliquée au royaume, cela donne : le royaume ne s'achète pas, ne se mérite pas, ne se conquiert pas à la force des poignets.

Il est comme ces choses merveilleuses sans lesquelles on ne peut vivre et qui vous sont données, comme l'amitié, comme l'amour.

Le royaume est aussi comme une perle, deuxième image.

L'image ne dit pas tout à fait la même chose :

Le marchand de perles cherchait la perle rare, il y passait son temps,

il était sans doute persuadé qu'il finirait par la trouver.

Comme les rois mages, patrons de tous les chercheurs de sens, avec leur étoile.

Comme Christophe Colomb avec ses trois jours*¹ pour nous donner un monde.

Le royaume est donc aussi quelque chose que l'on cherche.

Heureux celui qui a au cœur un grand désir, heureux les rêveurs de royaume.

Deux images donc, pour dire à la fois que le royaume se mérite et qu'il vous est donné.

Les deux images ne se contredisent pas, elles sont plutôt complémentaires :

le royaume à la fois se cherche (j'imagine mal qu'il vous tombe dessus)

et reste toujours un cadeau merveilleux.

¹ Allusion à un poème de Casimir Delavigne

Il est à la fois donné comme un trésor que l'on ne cherchait pas,
et trouvé comme un perle que l'on cherchait sans arrêter.
Octroyé sans mérite et acquis à force de patience.

Pourtant la pointe des images est ailleurs : elle est dans un trait
commun aux deux images :

Dans les deux cas, on laisse tout tomber, on vend tout et on
achète.

On brûle ses meubles, comme Bernard Palissy, le génial céramiste,
créateur de nouveaux émaux, qui, pour que son four atteigne la
température requise, passa, dit-on, tous ses meubles à la moulinette
pour en faire du combustible.

On décide très vite, on n'hésite pas.

Il faut choisir, c'est-à-dire renoncer.

Je n'aime pas le mot.

Le chrétien n'est pas quelqu'un qui renonce, c'est quelqu'un qui
préfère.

Il préfère donc il lui arrive de renoncer.

Il n'y a d'ailleurs pas que lui qui renonce par préférence : tout idéal,
artistique, scientifique, sportif, est préférence donc renoncement
consenti et joyeux.

Les athlètes se privent de tout, dit quelque part saint Paul, mais eux
c'est pour obtenir une couronne périssable, nous une impérissable.

Tout vendre pour posséder le trésor ou la perle ?

Les saints l'ont fait.

Charles de Foucauld converti disait : *«Dès que je sus que Dieu existait,
je compris que je ne pouvais vivre que pour lui.»*

Mais est-ce de nous qu'on parle ?

Oui, modestement.

Nous ne sommes peut-être capables que d'un tout petit pas, mais qu'importe qu'il soit petit, pourvu qu'il soit dans la bonne direction.

La perle rare et le trésor, on peut les payer par mensualités. Et puis, l'Écriture présente plus d'une fois les choses de manière abrupte : Jésus passe, il appelle les apôtres, eux laissent tout et ils le suivent.

Je crois que c'est un raccourci, et que les choses se sont passées de manière moins rapide.

Bref, ne nous décourageons pas...

Une dernière chose, dans notre évangile, la joie dont l'homme au trésor est rempli.

La joie est un signe qui ne trompe pas. La joie est comme la terre, elle ne ment pas.

Le philosophe Bergson disait d'elle qu'elle est le signe que la vie a réussi.

Écoutez : « *Les philosophes qui ont spéculé sur la signification de la vie, n'ont pas assez remarqué que la nature a pris la peine de nous renseigner là-dessus elle-même. Elle nous avertit par un signe précis que notre destination est atteinte. Ce signe, c'est la joie, je dis la joie, je ne dis pas le plaisir. Partout où il y a joie, il y a création : plus riche est la création, plus profonde est la joie. La mère qui regarde son enfant est joyeuse, parce qu'elle a conscience de l'avoir créé, physiquement et moralement. Celui qui est sûr, absolument sûr, d'avoir produit une œuvre viable et durable, celui-là n'a plus que faire de l'éloge et se sent au-dessus de la gloire parce qu'il est créateur, parce qu'il le sait et parce que la joie qu'il en éprouve est une joie divine.* »

Une joie divine ? Il y a de la joie en Dieu ?

Oui : « la joie de Dieu est notre force », dit le premier testament.

Et le second ajoute « Je vous reverrai et votre cœur se réjouira et cette joie, nul ne pourra vous la ravir ».

Année A - 18^{ème} dimanche du temps ordinaire - Matthieu 14, 13-21

Devant ce genre de récit, on court évidemment au sens et ce sens est manifeste :

Jésus est celui qui est capable de nourrir une grande foule,
cette grande foule qui le suit et qu'il aime.

Par sa parole et par son Eucharistie.

On devine bien que ce pain matériel est là pour autre chose :
ce pain multiplié, offert à tous, en abondance, est une image de la
parole de Jésus qui nourrit,
image aussi de l'Eucharistie que Jésus va nous laisser en mémoire de
lui.

Mais qu'est-ce qui s'est passé ? On n'en parle jamais, je n'en parle
jamais.

Parce qu'il y a plus important, parce que le miracle n'est que la fusée
porteuse,
parce qu'on a peur d'être mal compris, de scandaliser.

Je prends le risque de vous en parler,
d'en parler à mes gentils païens de neveux et nièces.

Il y a dans le texte plusieurs indices qui vous mettent la puce à l'oreille.
Comme dans une enquête policière.

D'abord, une grosse allusion à l'Eucharistie, un gros clin d'œil au
lecteur.

Suivez mon regard, semble dire le rédacteur, ce sont les verbes,
les mêmes que dans le récit de l'institution de l'Eucharistie :
« il prit le pain, leva les yeux au ciel, dit la bénédiction, le rompit, le
donna » ;

afin que nul n'en ignore : ce pain multiplié est bien une image de
l'Eucharistie.

Le signe est là pour ça :
saint Jean le dira on ne peut plus clairement dans son commentaire.

Il y a, ne souriez pas, cette herbe : qu'est-ce qu'elle vient faire ?
Ce n'est pas n'importe quelle herbe, disent les exégètes,
c'est celle du psaume 23 :

« Le Seigneur est mon berger, je ne manque de rien ;
sur des prés d'herbe fraîche il me fait reposer ».
Jésus est donc ce bon berger annoncé par le psaume,
qui nourrit son troupeau d'abondance.

Il y a encore que notre multiplication des pains a des précédents.
Nourrir les gens de manière miraculeuse semble être pratique courante
dans la Bible :

Il y a eu la manne de Moïse.

Le miracle de la manne s'était répété avec la veuve de Sarepta :
« Donne-moi à manger » lui avait dit Elie.
« Il me reste tout juste une poignée de farine et un petit peu d'huile
pour moi et pour mon fils : nous les mangerons et puis nous
mourrons. »
« Ne crains pas, seulement, avec ce que tu as, fais-moi d'abord une
petite galette,
tu en feras ensuite pour toi et pour ton fils.
Car ainsi parle le Seigneur :
« Cruche de farine point ne se videra,
jarre d'huile ne désemplira
jusqu'au jour où le Seigneur la pluie donnera. »

Il y a enfin le prophète Elisée qui nourrit une grande foule :
« on apporta à l'homme de Dieu vingt pains d'orge.
Elisée dit : distribue aux gens et qu'ils mangent ! »
« Comment pourrais-je en distribuer à cent personnes ?
« Distribue aux gens et qu'ils mangent ! »
Ils mangèrent et il y eut des restes. »

On a expliqué la multiplication des pains,
en disant que Jésus était parvenu à convaincre la foule de sortir tout ce
qu'ils avaient dans leur musette et de le partager.
Belle explication,
fameux miracle, en effet, que de faire que les gens partagent : le seul qui
ait jamais convaincu personne.

Pourtant je me demande s'il ne faut pas aller plus loin ;
peut-être est-ce nous qui lisons mal,
qui lisons comme un fait historique ce qui ne serait qu'images,
nous nous tromperions de clef,
et lirions en clef de sol ce qui se lit en clef de fa.

L'évangéliste a pour but de nous faire comprendre
- comme Jean le fera dans son chapitre VI -
que Jésus est pain qui nourrit
en abondance, gratuitement,
par sa parole et par le pain de l'Eucharistie,
et il enveloppe cette conviction
dans un récit imagé
qu'il va d'ailleurs reprendre ailleurs.

On n'invente pas une histoire de toutes pièces,
on ne veut tromper personne ;
on envelopperait d'images une conviction profonde.

Pendant des siècles, on a interprété littéralement les premiers chapitres
de la Genèse
sur l'œuvre des sept jours :
plus personne ne le fait actuellement.
Parce qu'on a compris qu'il s'agissait du revêtement littéraire d'une
vérité profonde,
un mythe.
Il est des vérités qui ne se disent bien qu'à travers des images
et la philosophie moderne a réhabilité la notion de mythe,
c. à d. de vérité habillée en image.

Je vais encore prendre un exemple :
François d'Assise, l'homme, dit-on, qui a le mieux suivi Jésus.
On raconte des choses merveilleuses de François :
par ex., on dit qu'il a prêché aux oiseaux
(dans les Fioretti, il ne leur prêche pas, il les fait taire, c'est déjà pas
mal : ils chahutaient durant sa prédication)
ou qu'il a converti un grand méchant loup.

Légendes bien sûr,
mais on ne prête qu'aux riches.
Elles nous apprennent quoi ces belles légendes :
que cet homme était tellement réconcilié avec le monde, les créatures,
les oiseaux et les bêtes, les méchants, qu'il était capable de leur parler et
de les convertir.

Alors Jésus, parole de Dieu, pain de vie :
comme s'il nourrissait une foule immense ?
Et spontanément, on retrouve les images du premier testament.

Je vous livre ces hypothèses pour que vous y réfléchissiez.
Je voudrais libérer ceux qui, comme moi, refusent de croire des choses
invraisemblables.
Je ne crois pas parce qu'il se serait passé au commencement des choses
extraordinaires,
du merveilleux, dont je n'ai jamais été le témoin dans ma vie.
Je me fais de Jésus une trop haute idée que pour voir en lui un
magicien qui tire des lapins de sa manche.
On ne croit pas à cause des miracles, les miracles n'ont jamais converti
personne.

Pardonnez-moi d'avoir parlé plus pour la tête que pour le cœur ;
mais il faut aussi rendre compte de l'espérance qui est en nous.
L'Esprit habite dans le cœur de chacun.

En paraphrasant celui qui a dit que la guerre était une chose trop
grande pour être laissée aux militaires, j'ai envie de dire que la foi est
une chose trop grande pour être laissée au pape et aux évêques.
Et que chacun fasse ce qu'il veut de mes propos...

[Année A - 19^{ème} dimanche du temps ordinaire - Matthieu, 14, 22-33](#)

Non, Jésus n'a pas marché sur les eaux. (Vous avez déjà vu, vous,
quelqu'un qui marche sur la mer ?) N'exposons pas la Bible au ridicule.
C'est une image.

Jésus n'a pas plus marché sur la mer que je n'ai marché sur des œufs si
je vous dis « *Hier, toute la journée, j'ai marché sur des œufs* » !

Il s'agit d'une image, comme « *verser des torrents de larmes* » ou « *traverser un océan de difficultés* » ou « *soulever des montagnes* ».

Une image qu'on trouve dans la Bible. (J'en cherche l'équivalent actuel : à première vue, elle ne s'est pas « laïcisée », elle n'est pas entrée dans le langage quotidien. Dites-moi si je me trompe.)

C'est la Bible qui dit que Dieu marche sur les eaux, qu'il trace une route à travers la mer, qu'il la maîtrise donc, qu'il est plus fort qu'elle¹.

Il faut savoir que dans la Bible, on n'aime pas la mer ; les hommes de la Bible ont peur de la mer. Entre la mer et eux il y a un vieux contentieux. La mer est habitée par des monstres.

On en connaît même quelques-uns par leur nom : Léviathan, Béhémoth. La plus connue est la baleine de Jonas. C'est le domaine des puissances du chaos et du mal.

(Parenthèse : les hommes ont toujours eu peur de la mer, la mer a toujours fait peur et continue à le faire. Un vieux proverbe (irlandais ?) dit : « *Celui qui ne sait ce que c'est qu'avoir peur, doit aller en mer* » et ajoute perfidement : « *Et celui qui souffre d'insomnie doit se rendre à l'église et assister aux prêches* ».

Matthieu s'est souvenu de l'image biblique quand il a voulu dire qui était Jésus pour ses apôtres, comment ils le voyaient, et il s'est souvenu de l'image de la mer :

Jésus était quelqu'un dont la confiance en son Père, son union à son Père, étaient tellement fortes « qu'elles l'auraient fait marcher sur les eaux de la mer ».

Lui-même, qui aimait les images, n'avait-il pas dit un jour : « *Si vous aviez la foi, vous déplaceriez les montagnes* » ou bien : « *Si vous aviez la foi, vous diriez à cet arbre : va te planter dans la mer, il le ferait.* »

¹ Voici les références :

« Dieu étend les cieux et foule les houles des mers. » (Job 9,8)

« De la mer tu fis ton chemin, ton passage dans les eaux profondes. » (Ps 71,20)

« Il procura en pleine mer un chemin, un sentier au cœur des eaux déchaînées. » (Is 43,16)

Images, bien sûr.

Pierre, un peu gros cou à son ordinaire, qui s'enfonce, c'est aussi une image : image de la foi qui n'est pas encore assez forte. Ne marche pas sur l'eau qui veut.

Je ne prétends pas avoir tout expliqué, il y aurait encore beaucoup à dire (car ici, il y a plus qu'une image, il y a un pseudo-récit, ce qui n'est pas le cas quand je dis « *Il a une foi à déplacer les montagnes* ») mais ce n'est pas le lieu de le faire ici.

Il ne faudrait pas que l'exégèse du texte occulte l'essentiel de l'épisode : et l'essentiel est une histoire de confiance et de foi : confiance de Jésus qui affronte la mer et foi balbutiante de Pierre, image de la nôtre sans doute.

Où en sommes-nous ?

Pourquoi avons-nous tendance à durcir les images, dont le sens est pourtant symbolique ?

Pourquoi les prend-on au pied de la lettre ? Pourquoi voulons-nous que Jésus marche vraiment sur les eaux ?

Parce qu'on a envie de sensationnel, d'extraordinaire, parce que l'ordinaire ne fait pas l'affaire ?

Voyez pourtant la première lecture. C'est un des tout grands textes de l'Écriture sur la notion de Dieu, un de ces textes fulgurants dont l'Écriture a le secret.

« *Il y eut un ouragan mais Dieu n'était pas dans l'ouragan.*

« *Il y eut un tremblement de terre mais Dieu n'était pas dans le tremblement de terre.*

« *Il y eut un feu mais Dieu n'était pas dans le feu.*

« *Il y eut le murmure d'une brise légère.*

On a traduit aussi : « *une voix, un silence subtil* »,

ou encore « *un bruit de fin silence* ».

Élie a compris : il se cache le visage car il sait que Dieu est là.

Je traduis : si nous croyons en Dieu, c'est à cause de son fin silence, à cause du quotidien.

Si nous croyons en Dieu et en Jésus c'est parce que d'humbles chrétiens (nos parents ?) nous ont donné envie de vivre de cet évangile qui les faisait vivre.

Ce n'est pas à cause des apparitions de la Sainte Vierge, ni des stigmates de Padre Pio, ni parce qu'une hostie a saigné à Bois-Seigneur-Isaac, ni parce que Jésus aurait marché sur la mer.

On n'a rien contre l'extraordinaire, le miraculeux... On dit que l'essentiel n'est pas là, que ce n'est pas à cause de cela que nous croyons.

A mes gentils amis qui s'obstinent à nicher Dieu dans l'extraordinaire, qui raffolent d'apparitions et qui, quand une apparition de la Vierge s'éteint, (car les apparitions de la Vierge sont comme les volcans qui finissent par s'épuiser) courent à la suivante, je dis avec le sourire, sans me moquer : ne nichez pas Dieu dans l'extraordinaire.

Dieu n'est pas dans l'extraordinaire. Il est avec vous tous les jours, et c'est tellement mieux que toutes les apparitions du monde.

Nous l'attendons au salon, il est en train de prendre le café à la cuisine. Le spectaculaire, comme l'héroïque, bafoue la vie quotidienne. On s'ennuie dans le quotidien comme sur le chemin d'Emmaüs, c'est pourtant là que le Seigneur nous attend.

« *Allez en Galilée* », avait dit l'ange au matin de la résurrection aux apôtres. La Galilée, c'est chez vous : rentrez chez vous. C'est là que vous verrez le Seigneur vivant, ressuscité.

Année A - 20^{ème} dimanche du temps ordinaire - Matthieu 15, 21-28

Jésus n'est pas tendre envers la Cananéenne : il la rabroue trois fois : il fait d'abord la sourde oreille, puis il lui fait dire non par les apôtres, et enfin, il le dit lui-même à la femme.

Pas très gentil non plus, ces petits chiens à qui il ne faut pas donner le pain réservé aux enfants. J'ai lu sous la plume d'un exégète soucieux de justifier Jésus, que l'expression était courante pour désigner les païens, et qu'appeler les païens des petits chiens c'était déjà mieux que des chiens tout court.

N'empêche : nous sommes mal à l'aise.

Je crois que l'explication est la suivante :
Jésus est juif, profondément juif,
il partage la conviction de tout l'ancien testament
que le peuple juif est porteur de la promesse.

Il se considère comme envoyé aux enfants d'Israël :
« Je n'ai été envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël », dit-il de lui-même.

« Ne prenez pas le chemin des païens, allez plutôt vers les brebis perdues de la maison d'Israël », dira-t-il à ses disciples.

Il ne faut pas nous en scandaliser :
pour conquérir ou reconquérir le cœur des hommes,
Dieu se choisit un peuple,
il a besoin d'une tête de pont (c'est ainsi que je traduirais le mot
« élection »).

Israël est cette tête de pont du Seigneur.
Il est le peuple que Dieu s'est choisi et qu'on dira élu.

Nous n'aimons pas le mot élu, nous n'aimons pas que Dieu ait des préférences.

Mais il ne s'agit pas de préférences
Élu ne veut pas dire préféré, il désigne une mission, quelque chose
comme premier de cordée.
L'élection ne se porte pas comme une cocarde mais comme une croix.
Est-il un peuple qui ait plus souffert d'avoir été choisi, élu, que le
peuple juif ?
Comment un juif célèbre a-t-il pu dire que la religion était l'opium du
peuple ?

Ce ne devait pas être en pensant à son propre peuple qu'il a pu dire cela.

Mais le premier testament n'est pas fait pour durer.

Il faut en faire bénéficier tous les hommes, il faut qu'il éclate aux limites du monde.

Et la cananéenne est celle qui invite Jésus à mettre sa montre à l'heure. Elle met Jésus au monde, elle lui ouvre les yeux, elle lui fait découvrir que la tête de pont devait n'avoir qu'un temps, que le temps annoncé par les prophètes était arrivé, le temps du salut universel, de la table ouverte à tous, le temps de passer aux barbares.

Bien sûr, tout cela est en germe dans l'épisode de la cananéenne et devra croître encore.

Et ce ne sera pas sans résistance.

Ce que je vous dis là, c'est la vision chrétienne des choses, on la lit chez saint Paul.

L'universalisme, c'est lui, la mise en pratique c'est lui.

Paul a été pour Jésus - qu'on me permette cette comparaison - ce que Lénine fut pour Marx... L'un avait pensé, jeté les bases, l'autre allait le faire.

Paul a désethnicisé la bonne nouvelle.

Et ce ne fut pas sans peine,

Les premiers disciples de Jésus n'ont pas compris tout de suite la portée universelle du message de leur maître.

Voyez, dans les Actes des Apôtres, le récit des controverses.

La grande souffrance de Paul est de n'avoir pas su en convaincre ses frères.

Il l'aurait tant voulu.

C'est un des thèmes de la lettre aux Romains dont on a lu un extrait dans la deuxième lecture.

Mais c'est une autre histoire.

Tel est notre évangile :
On pourrait résumer l'épisode, mais avec de grands mots qui lui font perdre sa saveur, en disant qu'une femme a fait basculer Jésus du premier au second testament, de l'ancien au nouveau, du local à l'universel.

Coup de chapeau à elle avant de la quitter :

elle est sympathique, la cananéenne, avec sa foi têtue,
son humilité.
Elle accepte de n'être qu'un petit chien mendiant sous la table,
elle n'exige rien, elle demande seulement et pas pour elle, quelques miettes.

Et puis son esprit de répartie qui la fait ressembler à une soubrette de Molière,
elle retourne contre Jésus ses propres paroles.

Il devait y avoir beaucoup d'amour dans le cœur de cette femme :
c'est l'amour qui rend inventif,
il n'y a que l'amour pour inventer des choses pareilles.

Jésus a dû sourire, il avait perdu :
il s'est reconnu battu par plus fort que lui.